

« Anche se non sappiamo di storia, anche se non ne leggiamo e sentiamo raccontare o ne raccontiamo, ogni parola che usiamo per capire o farsi capire ci viene dal passato e ci lega al passato e non solo al nostro passato personale, ma a quello del gruppo familiare e dei gruppi umani e, più oltre, del popolo cui apparteniamo e dei popoli noti o dimenticati che usarono parole e lingua da cui, trasformandosi in parte nel tempo, sono nate le nostre. Ogni parole ci lega alla storia. » *Prima lezione sul linguaggio*, 2002, 9.

« Uno lenga es un clapas ; es uno antico foundamento ounte chasque passant a tra sa pèço d'or o d'argènt o de couire ; es un mounumen inmènse ounte chasco famiho a carreja sa pèiro, ounte chasco cièuta a basti soun pieloun, ounte uno raço entiero a travaia de cors e d'amo pendènt de cènt e de milo an. Uno lenga, en un mot, es la revelacioun de la vido vidanta, la manifestacioun de la pensada umano, l'estrumen subresant di civilisacioun e lou testamen parlant di soucieta morto o vivo. » Frederic Mistral, *La lengo dóu Miejour*, Discours à l'Assemblado de Santo-Estello d'Avignoun, 21 de mai 1877.

« La guerre, je vous dis, la guerre »

Dans l'un de ses derniers écrits et l'un des plus intimes, *Parole di giorni un po' meno lontani*, Tullio de Mauro emploie une expression en langue française qui lie sa profonde expérience de linguiste saussurien et la première conscience de son expérience d'enfant : « La guerre, je vous dis, la guerre » (TDM 2012, 23-27). L'expression introduit un chapitre où le jeune Tullio, âgé de onze ans, fraîchement venu de Naples à Rome, découvre que la résonnance sonore d'un mot (« la guerre ») a brusquement enraciné un sens profond dans sa propre chair, et ce durablement :

« Il 19 luglio 1943 la parola bruscamente si associò a un senso nuovo, restato per me non cancellabile. » (TDM 2012, 24)

Jusque-là, le mot de guerre disait une réalité non concrète, et le premier volume autobiographique des *Parole di giorni lontani* (2006) racontait l'omniprésence du mot jusqu'au moment de sa réalisation : la vision crue de la destruction et de la mort de personnes très proches, qui seront mis en mots dans le volume suivant.

Jusqu'alors, le mot est employé dans une chanson d'enfant, « La guerra era qualcosa di lontano. » (TDM 2006, 25) ; la mort apparaît par le passage des cortèges funéraires dans les rues de Naples, la disparition de divers membres de la famille n'existant que par photographie, ou avec ce frère mort avant la naissance de Tullio :

« È di Giorgio (...) che è morto prima che tu nascessi. E tu sei nato perché mamma dimenticasse. (...) Così, in questo modo anche comico, cominciai a imparare il senso di tristi parole. » (TDM 2006, 28).

L'idée de guerre se rapproche avec les sanctions de la Société des Nations « che stava a Ginebra, una città lontana » (TDM 2006, 45) ; « L'atmosfera guerresca mi aveva contagiato. Mi avviavo ai quattro anni. » (TDM 2006, 49) ; « L'atmosfera guerresca si rafforzò » (TDM 2006, 53). Et puis, hors chronologie, à deux reprises, la mention du bombardement de Rome :

« [La] grossa fabbrica (...) che mio zio possedeva a San Lorenzo e che, danneggiata il 19 luglio del 1943, è però sopravvissuta e sopravvive » (TDM 2006, 65) ; « I Romani, e non solo quelli anziani, ricordano bene la data del 19 luglio 1943, il terribile, ma quasi unico – a Roma – bombardamento di San Lorenzo. (...) E rinverdi il senso di *fortezza volante*, dalle chiacchiere lo trasferii alla realtà. » (TDM 2006, 137-139).

Telle l'expérience du *cogito* cartésien, l'expérience du bombardement semble être aussitôt, durablement et fondamentalement, marquante dans la généalogie de l'homme comme du linguiste, et comme de l'acteur civil qu'est Tullio De Mauro. La collusion de la sonorité du mot, de l'expérience vécue et du sens profond du signe, semblent en effet être à l'origine d'une triple découverte.

Le jeune Tullio y lit d'abord la fragilité de la vie, et donc la force qu'il faut pour s'y rattacher, la peur - ressentie ce 19 juillet – à l'idée de la mort du père et de l'oncle Aldo, bientôt de Mauro¹, l'un de ses frères aimés, idée devenue possible à la suite de l'annonce de la mort de l'autre frère, Franco, quatre mois auparavant :

« Arrivò mia madre, le fu detto o intuì, ne ricordò l'urlo straziato. Era il 3 marzo 1943, mio fratello era morto in volo (...). » (TDM 2012, 19)

La langue a d'abord une dimension biographique et personnelle évidente, elle se dit en acte par les *parole*. Dans un second point, le jeune Tullio découvre l'évanescence des constructions humaines, les ruines des rues et de la Ville, mais également l'importance de leur continuité géographique, historique : la langue a une dimension sociale fondamentale, malgré ses diversités, ses variations, ses heurts historiques et géographiques. Enfin, le souvenir d'enfance permet de découvrir un linéament intime et fécond qui mènera Tullio De Mauro à travailler, analyser, développer sa vie durant l'une des pensées les plus fécondes sur le fonctionnement de la langue, poursuivant le travail de Ferdinand de Saussure qui, trente ans auparavant, s'était servi de cette même expression pour introduire au mystère de la langue ses étudiants genevois, en répétant deux fois de suite le même mot :

« La guerre, vous dis-je, la guerre ! » (Saussure 2, tome 1, 244).

Filiation d'une expression, généalogie d'une vocation

Nous voudrions tout d'abord retracer la généalogie de l'expression et de la pensée saussuriennes chez Tullio De Mauro, qui sont à l'origine de la vocation du maître italien.

En 1951, Tullio découvre le nom de Saussure en remontant une première filiation, celle de la dédicace d'un premier livre de linguistique dont l'auteur est Antoine Meillet : *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, dédié « A mon maître Ferdinand de Saussure à l'occasion des vingt-cinq ans écoulés depuis la publication du *Mémoire*. » (TDM 2012, 188)². Puis, en novembre de l'année suivante, c'est le premier cours d'Antonino Pagliaro :

¹ « Ma alla fine del 1942, dopo il terribile bombardamento del 4 dicembre, ci trasferimmo a Roma. I miei fratelli [Franco et Mauro] erano sotto le armi. » (TDM 2004, 47). « La guerra finì. Di mio fratello Mauro nessuna notizia. (...) Una mattina di giugno del 1945 qualcuno suonò alla porta e corsi per aprire. (...) » « Porto notizie di Mauro ». (...) Capimmo che [l'amie de Mauro] aveva visto spesso Mauro, sapeva tutto di noi, di Franco, del 3 marzo 1943. Ci disse che Mauro aveva avuto un terribile incidente stradale, era sopravvissuto, ma zoppicava da una gamba e aveva il naso deformato. Lei veniva a Roma a cercare rifugio. » (TDM 2012, 81)

² Dans un de ses premiers livres à teneur autobiographique, *La cultura degli italiani*, Tullio De Mauro répond aux questions de Francesco Erban. Dans le chapitre II, « Il linguista », on retrouve une curieuse collusion entre sa vocation et la prégnance réelle de la guerre : « [FE] *Suo fratello Franco morì in guerra*. [TDM] Sì, nel marzo del '43, volando sopra Rimini. [FE] *Fu Themelly, che pure era un storico, il primo ad aprirle uno spiraglio sulla linguistica* ? [TDM] Sì, devo a lui la prima menzione del grande linguista francese Antoine Meillet. Mi fece vedere i due volume di Meillet *Linguistique historique et linguistique*

« Pagliaro cominciò : « Ferdinand de Saussure, distinto glottologo ginevrino, ha insegnato a individuare due assi su cui collocare i fatti di lingua: la sincronia... - e si volse per tracciare una linea orizzontale sulla lavagna – e la diacronia » - e di nuovo volgendosi verso la lavagna tracciò una linea verticale che incrociava la prima. » (TDM 2012, 188³)

Le premier mot du premier cours de l'année est la découverte de Saussure, aussitôt rendue réelle, en acte, par le dessin des deux axes - *cardo* et *decumanus* - sur le tableau de l'université. Tullio De Mauro raconte à la suite comment le jeune étudiant qu'il est entre en contact direct avec le maître Pagliaro, et comment Mario Lucidi, son assistant, lui propose de travailler avec eux. Il s'agira non pas de répéter, mais d'analyser, de découvrir, d'aller plus loin dans le mystère de la langue. Car Lucidi lui dit :

« Quando una cosa è delicata, Pagliaro parla sì, ma per rune che bisogna interpretare. » (TDM 2012, 190)

Entrer dans le mystère de la langue, c'est déjà en posséder plusieurs, savoir passer de l'une à l'autre, en excursion. L'étudiant devient alors un maître.

C'est dans les années 1963-1964 que Vito Laterza et Donato Barbone proposent à Tullio De Mauro de traduire les *Cours de Linguistique générale* (TDM 2004, 107) : à cette époque on ne connaît en Italie qu'une douzaine d'exemplaires de l'ouvrage en langue française du maître genevois. Tullio connaît cette œuvre car en 1956, à la mort de Mario Ferrara, avocat érudit et l'une des meilleures plumes du *Mondo*, son fils Giovanni lui a donné l'exemplaire paternel pour le féliciter d'être devenu *laureato*. Tullio est en contact avec Robert Godel dès 1957 (TDM 2004, 108) et au début des années soixante, reçoit les travaux de l'italianiste Rudolf Engler (TDM 2004, 110).

L'édition italienne ne sera donc pas une simple traduction du *Cours de Linguistique générale*, mais une véritable œuvre de recomposition prenant en compte les manuscrits et notes qui n'ont pas été insérées dans l'édition de 1916, ainsi qu'une réflexion englobant toute une généalogie linguistique, - notamment la pensée de Benedetto Croce, sur laquelle Tullio De Mauro a réalisé ses premiers pas scientifiques⁴, la pensée saussurienne de Pagliaro⁵ et de Lucidi⁶ évidemment – d'Aristote à Wittgenstein⁷, sur lequel Tullio De Mauro édite un ouvrage en langue anglaise⁸.

La rédaction de l'édition « De Mauro » des *Cours de Linguistique générale* (Saussure 1) qui désormais fera date dans le monde des études linguistiques est tissée avec l'écriture de l'histoire des thèses linguistiques qu'est *Une introduction à la sémantique* (TDM 1966). On lit dans ce dernier ouvrage une analyse approfondie de ce qui a été la première rencontre avec l'œuvre de Saussure, dès le premier cours de Pagliaro, en 1952 :

« Le problème de l'identité diachronique, c'est-à-dire le problème de la validité du rapprochement entre *calidus* et *caldo* ou *chaud*, n'est rien d'autre qu'une variante plus compliquée du problème de l'identité

générale i *Mélanges linguistiques* dedicati a Ferdinand de Saussure. (TDM 2004, 57) *Une introduction à la sémantique* porte en épigraphe une longue citation de Meillet : « Chaque siècle a la grammaire de sa philosophie (...) Mais jusqu'ici ces faits ne sont guère coordonnés. Les notes de cours de F. de Saussure, éditées sous le titre de *Cours de Linguistique générale*, ont indiqué comment on y pourrait mettre un commencement d'ordre, mais il reste à faire un grand travail... » (TDM 1966) Grand travail qui sera le grand œuvre de Tullio De Mauro.

³ La description physique de ce cours semble reprendre l'attitude de Saussure même : « La craie en main dès son arrivée, toujours debout, ne s'aidant jamais de notes... » (Saussure 1, *Notes biographiques et critiques*, 344).

⁴ « Origine e sviluppo della linguistica corciana », *Giornale critico della filosofia italiana*, 1954, 376-391.

⁵ *Sommario di linguistica arioeuropea*, Rome, 1930 ; *Il segno vivente. Saggi sulla lingua e altri simboli*, Naples, 1952.

⁶ « L'équivoco de l'arbitraire du signe. L'iposema », *Cultura neolatina* 10, 1950, 185-208.

⁷ « Pagliaro è forse il primo in Italia a parlare di Wittgenstein e della sua importanza per le riflessioni sul linguaggio. » (TDM 2004, 80)

⁸ *Ludwig Wittgenstein, his place in the Development of Semantics*, Reidel, 1966.

synchronique, c'est-à-dire de l'identification de *messieurs* et *messieurs* prononcé deux fois de suite. » (TDM 1966, 130).

Ici, Tullio De Mauro cite quatre références⁹ - mais pas l'illustration saussurienne de « la guerre » qui appartient aux notes pour le *cours III* - lui permettant d'aller à la conclusion synthétique suivante : « deux individus parlent toujours des langues différentes ».

La définition saussurienne de la langue comme système rejoint le « solipsisme linguistique » du philosophe Wittgenstein et la vision de « l'idéaliste et spiritualiste » Croce :

« Le locuteur saussurien lui aussi ne trouve pas le moyen d'établir de quelle façon [un] signifié se transmet aux autres [locuteurs] ; au contraire, tout laisse croire qu'il n'est pas du tout en mesure de transmettre aux autres le signifié, mais qu'il ne transmet que les vibrations sonores de ses mots. Ainsi, semble-t-il, il faut encore une fois admettre que l'ombre du mystère entoure le processus de la communication, qu'on le regarde avec les yeux de Wittgenstein, de Croce ou de Saussure. » (TDM 1966, 130-131).

La question de la diversité des langues n'est donc pas un problème, mais bien une réalité. Réalité tout à la fois nationale – du moins conçue comme un état de fait décomplexé en Italie où fourmillent les dialectes, contrairement à la France où cette question est idéologisée - et profondément linguistique, au sens que la langue n'existe *que dans la variation et dans la diversité*.

La vraie question est donc dans la *sociabilité de la langue* : la capacité à l'intelligibilité malgré ou avec ce qu'est la langue, tout à la fois commune et diverse. Tout l'enjeu des deux volumes de la *Storia linguistica dell'Italia* (TDM 1963 ; TDM 2014), toute la réflexion sur langue italienne et dialectes de l'Italie, se retrouvent ici. Comment faire Etat commun, société commune, avec des langues diverses, sinon par une véritable « éducation linguistique démocratique » (TDM 1975 et 2018) ?

La thèse d'*Une introduction à la sémantique* s'achève sur ce que seront les premiers mots de l'*Introduction* à l'édition des *Cours de Linguistique générale*. Les deux textes, nous allons le voir, sont intimement liés. Citant son vieux maître Antonino Pagliaro, Tullio De Mauro conclut en effet la *sémantique* sur ces mots :

« Dans la conception de Wittgenstein, concordant avec celle du dernier Saussure et du dernier Croce, (...) la langue devient vraiment, selon l'image de Saussure, un « vaisseau sur la mer ». Non plus ancrée aux universaux, non plus tranquilles dans le port de la divine communication des idiomes, non plus assurée par le système contre les risques de voie d'eau ou de collision, mais au contraire embarcation fragile qui peut toujours faire naufrage, mais qui peut toujours aussi arriver heureusement au port. » (TDM 1966, 198)

L'incommunicabilité, l'incompréhension, sont toujours à l'œuvre et l'*appendice* final de la *Minisemantica* (TDM 1982, 169-187) rappelle l'outillage linguistique qui doit équiper le locuteur (nous verrons plus loin le lien avec la lutte contre l'illettrisme, qui est la façon civique du linguiste de faire s'approprier la langue par l'ensemble des locuteurs d'une société donnée, ensemble que Tullio De Mauro nomme à la suite de Saussure « masse parlante ») :

« Un margine di incomprensione discendente del carattere sempre e solo probabile della specularità dei procedimenti di comprensione e di realizzazione produttiva di un enunciato, è sempre latente nel nostro comprendere parole, frasi, testi. E, del resto, come sul piano dell'esprimersi una lingua fornisce sempre strumenti per « lottare con l'inesprimibile » (Sören Kierkegaard), così fornisce strumenti per lottare

⁹ Les notes datées de 1900, éditées dans les *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n°12, 1954, 49-71 [page 58] ; des extraits du *Cours de linguistique générale* de 1908-1909, édités aux mêmes cahiers, n°15, 1957, 5-103 [pages 38-39] ; l'édition Bailly et Sechehaye des *Cours* dans la seconde édition de 1922 [pages 249-250] ; enfin les *Sources manuscrites du Cours de linguistique générale*, Genève-Paris, 1957, 138.

contro l'incomprensibile che si annida, per ciascuno di noi, nell'altrui parlare e scrivere. » (TDM 1982, 187)

Un an plus tard, le lien social est donc rappelé dès l'*Introduction* du *Cours de Linguistique générale* avec les mêmes mentions à Wittgenstein et la même citation de la « langue vaisseau » :

« L'usage qu'une société fait de la langue est la condition pour que la langue soit *viable*. Seul Wittgenstein, et seulement quarante ans plus tard, a atteint avec une semblable clarté la vision du caractère radicalement social de la langue. « Le système de la langue est fait pour la collectivité, comme le vaisseau est fait pour la mer », disait Saussure lors d'une leçon du second cours avec une image qui n'est pas passée dans le texte de la vulgate. (...) Tout comme l'arbitraire, le lien social est facteur de stabilité et, en même temps, de changement. » (Saussure 1, XIII)

Or, l'aspect profondément social de la langue n'est pas séparable de l'aspect profondément unique de l'expérience linguistique. Et c'est ainsi que Tullio De Mauro introduit la nouvelle édition du *Cours de Linguistique générale* :

« Le point de départ des réflexions de Saussure est la conscience aiguë de l'individualité absolue, unique, de chaque acte expressif, cet acte qu'il appelle *parole*. Il invite ses élèves à prêter attention à un individu qui est en train de parler et qui s'exclame par exemple : « La guerre, je vous dis, la guerre !¹⁰ ». Nous constatons spontanément que l'orateur a répété deux fois le même mot, a dit deux fois *guerre*. Cela est vrai, mais n'est vrai que dans un certain sens. Si nous nous intéressons au contenu « psychologique » (pour utiliser le terme même de Saussure) effectif et concret que *guerre* communique chaque fois, ou bien à l'acte phonatoire concret par lequel *guerre* est chaque fois réalisé, nous nous trouvons à chaque fois devant quelque chose de différent. Qui, en disant *guerre*, aura en tête les fanfares, les défilés glorieux, les drapeaux claquant au vent ; qui un frère mort, une maison détruite ; von Clausewitz pensera au prolongement de la politique par d'autres moyens, et le soldat Schweik¹¹ pensera à des mots que, par décence, nous ne pouvons transcrire ici. Mais Saussure veut dire que jusqu'à la même personne, et jusque dans le même discours, si l'on répète deux fois le même mot on communiquera deux choses différentes la première et la seconde fois : « La guerre, je vous dis, la guerre ! » » (Saussure 1, V-VI)

Tullio De Mauro passe des notes du *cours II* (« Messieurs »), employé dans *Une introduction à la sémantique*, aux notes du *cours III* (« La guerre, vous dis-je, la guerre ! »), et exemplifie le texte de la « vulgate » éditée par Bailly et Sechehaye en 1916 par l'usage de ces images saisissantes – incluant dans son *introduction* l'image de la « langue vaisseau » trouvée elle aussi dans les *Sources manuscrites* éditées en 1957 par Robert Godel.

De quelle manière Saussure cite-t-il « la guerre » ?

« Ainsi mot *guerre* : je peux l'entendre, en un court moment, une vingtaine de fois dans la bouche d'un orateur. Je vois dans ce mot < répété > une identité. Or chaque fois que le *mot* est prononcé, il y a < des > actes < séparés >. »¹²

¹⁰ La différence entre la leçon saussurienne de « vous dis-je » et le « je vous dis » de la traduction française de Louis-Jean Calvet est certainement due au fait que la langue italienne ne connaît pas l'inversion, et que le traducteur ne connaissait pas la formulation originale de Saussure (note transmise aimablement par Daniele Gambarara, président du cercle Ferdinand de Saussure). Par ailleurs, Tullio De Mauro cite l'expression avec l'inversion originale : « Cf. aussi l'extrait suivant provenant de la note personnelle 23.4 (1764) : « la guerre, vous dis-je, la guerre » », Tullio De Mauro et Shigeaki Sugeta, *Saussure and linguistics today*, Bulzoni, 1995. Mais il conserve la citation (fausse) « je vous dis » dans les *Parole* de 2012.

¹¹ Le « brave soldat Chvéïk » est l'anti-héros inventé par Jaroslav Hašek (1883-1923) : considéré comme débile mental, réformé, il est cependant mobilisé et participe aux tueries de la première Guerre mondiale.

¹² *Sources Manuscrites*, op. cit. III, 119 - 1785 1764.

« Un orateur parle de la guerre et répète quinze ou vingt fois le mot *guerre*. Nous le déclarons identique. Or chaque fois que le mot est prononcé, il y a des actes séparés. Voilà déjà un premier point. » (Saussure 2, 244¹³)

« Identités. train de 4h. « La guerre, vous dis-je, la guerre ! » Entités abstraites. (...) 1° repose tout de même sur unités matérielles. 2° abstrait = pas linguistique. 3° si = à la conscience du sujet parlant, tout est concret. » (Saussure 3, 327)

Il est possible qu'en 1916, la thématique de la guerre – omniprésente dans les années d'avant-guerre¹⁴ et certainement entendue par Saussure lui-même - ait été effacée par les éditeurs du *Cours*, trop forte dans le contexte d'alors, inaudible, et remplacée unanimement par celle de « *Messieurs !* » (Saussure 1, 250). Mais c'est cette même force du réel, le « concret » du « sujet parlant », qui fait revenir dans le texte saussurien l'expression évanouie, et ce par l'expérience que Tullio De Mauro remémore de ce 19 juillet 1943.

Rappelons-nous l'exégèse que donne Tullio De Mauro de la citation de Saussure en 1967. Entre la réception idéologique, patriotique (drapeaux, fanfare) et les citations philosophiques ou littéraires (Clausewitz, Hašek), se glissent deux éléments biographiques - « un frère mort, une maison détruite » - que le dernier De Mauro, celui de 2012, viendra expliciter. Tullio De Mauro rappelle pour son lecteur l'enjeu linguistique de la citation :

« Nelle sue lezioni, Saussure, il presunto separatore della lingua dall'esprimersi individuale dalla *parole*, usava proprio l'esempio della ripetizione di questa parola per ricordare che chi si esprime così non sta ripetendo a vuoto una stessa parola, ma sta cercando di evocare con l'insistenza un senso particolare con cui e in cui intende al momento determinare l'uso della parola. » (TDM 2012, 23)

Tullio De Mauro rapporte l'événement de l'annonce de la mort de son frère Franco. Puis, dans un très long passage où il semble revivre le cheminement du jeune enfant qu'il est dans la zone bombardée de Rome, son errance dans les rues entre les maisons et les édifices détruits, au milieu des blessés et des morts :

« C'era in atto un bombardamento e capivo che venivano colpiti e abbattuti da ogni bomba interi caseggiati. Corsi in strada, come altri. (...) Continuai di corsa verso l'Università, superai via De Lollis e vidi le prime case ridotte a cumuli di macerie. Svoltai per via Tiburtina, a destra e sinistra macerie, binari divelti, pali e fili della luce a terra, polvere e fumo di incendi, un gridio continuo e disperato di persone che giravano come impazzite. Arrivai all'altezza della fabbrica di mio zio, intorno gli edifici crollati o semidiroccati, ma la fabbrica, in un cortile interno, pareva intatta, a parte i vetri e detriti di calcinacci. La perscorsi in lungo e in largo. Non c'era nessuno, né padre né zio né le operaie e operai che vi lavoravano. Erano salvi ? Uscii di nuovo su via Tiburtina, vidi che qua e là cercavano tra le macerie, altri trasportavano persone ferite e alcune morte. Alla svolta di via dei Ramni, a fianco di una casa crollata, sul marciapiede si andava formando una sorta di piramide di corpi di persone morte che venivano portate là dalla gente e deposte. Gambe, braccia, teste sbucavano dall'ammassio di corpi, vestiti laceri, povere giacchette e grembiuli, sangue. Non avevo mai visto persone morte (i resti di mio fratello Franco ci erano restituiti in una bara sigillata e avevano rifiutato anche a mia madre di aprire e vedere).

Paura, anzi terrore e repulsione, ma, anche, speranza, mi spinsero a non fermarmi. Corsi di nuovo verso Porta Pia e verso casa. Vi trovai mio padre, salvo. Salvo era anche mio zio, corso anche lui

¹³ III C 294 [suite de 1785] « Deuxième partie : Identités, réalités, valeurs », 244.

¹⁴ On trouve dans le *Comoedia illustré : journal artistique bi-mensuel* en date du 20 janvier 1913 une recension d'*Alsace*, « pièce patriotique » de Gaston Leroux et Lucien Camille. Le recenseur critique ainsi la pièce : « Vive la France ! La pièce (...) est allée aux nues les plus tricolores – et nous n'avons pas encore la guerre. Ça ne tardera pas (...) La guerre, je vous dis, la guerre. » (p.355), note aimablement fournie par John E. Joseph, de l'université d'Edimbourg, et auteur de la biographie de Saussure, Oxford University press, 2012.

dai suoi, e salvi tutti gli operai. Un miracolo, in mezzo ai fabbricati vicini distrutti. Ma intorno il disastro era immenso. (...)

Non insisto, se non per concludere che per me il senso primo e profondo di *guerra* è restato questo: la memoria visiva di quella pila di poveri corpi straziati da esplosioni e crolli: *la guerre, je vous dis, la guerre.* » (TDM 2012, 26-27)

Nous reviendrons évidemment sur cette errance dans le labyrinthe d'une ville rendue méconnaissable, mais qui garde malgré les écroulements et les pyramides de cadavres la trace possible de ses artères – et le nom toujours vif de ses rues.

La langue autobiographique

Le rapport de « la langue » à la personne qui parle, la position du *vaisseau* dans l'océan qu'est la langue, ses cheminements, sa capacité à arriver à bon port malgré les écueils – comme ce fut heureusement le cas ce terrible jour de juillet 1943 –, sont au cœur du mystère linguistique. Ils sont également à l'origine des deux ouvrages autobiographiques de Tullio De Mauro :

« Vent'anni fa Giovanni Nencioni, il presidente dell'Accademia della Crusca, scrisse (...) sue memorie di parlante: *Autodiacronia linguistica, un caso personale*. Più o meno in quei primi anni ottanta, lavorando con gli allievi e le allieve dei corsi di filosofia del linguaggio sul tema dell'incomprensione linguistica (...), ci ritrovammo sommersi (...) da un flusso di memorie personali relative agli scacchi e ai successi della comprensione nei primi anni di vita. (...) Da allora la riflessione su questo tema, sulle memorie linguistiche soprattutto infantili, non mi ha più abbandonato (...). » (TDM 2006, 7)

Et de fait, les travaux sur la langue de Tullio De Mauro sont indissociables du portrait qu'il fait de lui-même. Travailler sur la langue permet de se connaître le plus intimement ; on accède à la connaissance de la langue qu'à travers ce que nous sommes.

On trouve ce rapport entre science linguistique et expérience intime dans les dédicaces mêmes des œuvres : la première grande thèse de Tullio De Mauro, la *Storia linguistica dell'Italia unita* qui porte une très longue citation de Pagliaro dans son introduction¹⁵, est dédiée

« alla memoria di mio fratello Franco, ufficiale pilota, morto nel cielo di Rimini il 3 marzo 1943 » (TDM 1963, X)

L'édition du *Cours de Linguistique Générale* est dédiée à Antonino Pagliaro, maître de l'éveil scientifique (Saussure 1, XVIII). La seconde partie de l'immense thèse sur la *Storia linguistica dell'Italia* est dédiée au second frère de Tullio, « per Mauro », et comporte quatre épigraphes dont les auteurs sont Saussure, Gramsci, Wittgenstein et la Scuola di Barbiana :

« Dedico questo libro alla memoria di mio fratello Mauro, giornalista, scomparso a Palermo il 15 settembre 1970 » (TDM 2014, XV)

Enfin, la *Prima lezione sul linguaggio* est dédiée à Silvana Ferreri :

« ... addò tutte 'e pparole, / so' ddoce so' ammare, / so' ssempe parole d'ammore » (TDM 2002)

Tullio De Mauro a suivi ses maîtres, est devenu l'un des leurs, s'est inscrit dans l'histoire linguistique – *la storia linguistica* – :

¹⁵ « Ha scritto il Pagliaro : « Ferdinando de Saussure, acuto teorico del linguaggio, si è richiamato più di una volta al giuoco degli scacchi per esemplificare le sue vedute sul congegno della lingua e del suo divenire... » (TDM 1963, VIII)

« Pagliaro entrò come sempre puntuale alle ore 11 e 15 nell'aula V del pianterreno di Lettere, dove anni dopo avrei fatto lezione anch'io, di filosofia del linguaggio tra il 1961 e il 1969, e di linguistica generale, dal 1996 in poi. » (TDM 2012, 187)

La vie de linguiste et la vie d'homme ne font qu'un, comme expliqué dans la *Premessa* de la *Prima lezione sul linguaggio* dédiée à Silvana Ferreri De Mauro :

« Nella notte dei tempi l'insegnamento di Linguistica generale, per vari e in parte bizzarri motivi, era massimamente osteggiato nella facoltà umanistiche italiane. Finalmente Marcello Durante convinse la facoltà di Magistero di Palermo a istituirlo. Si fece nel 1967 un primo concorso (...) e fui chiamato sulla cattedra palermitana, la prima e, allora e per qualche anno, l'unica. Nel giugno del 1968 si presentò a sostenere l'esame, il primo della materia nel nostro paese !, la studentessa Silvana Ferreri. » (TDM 2002, VIII-IX)

Au-delà de ces dédicaces, peut se lire dans l'*Introduction au Cours de Linguistique générale* un portrait de Saussure qui semble être un troublant autoportrait de Tullio De Mauro.

Dans la famille des Saussure, présente en effet Tullio De Mauro, se succèdent « des naturalistes, des physiciens, des géographes » et se mêlent « connaissances dans le domaine des sciences naturelles et des sciences exactes » (Saussure 1, I). De son côté, Tullio, ce fils « di buona famiglia, colta e borghese » (TDM 2006), croit fermement « che esista anche una dimensione tecnica, tecnologica, operativa delle culture intellettuali » (TDM 2004, 4). Pour lui le mot de *cultura* ne peut exister qu'au pluriel, et certainement pas être restreint à un encyclopédisme littéraire et vertical étanche – c'est la thèse de *La cultura degli italiani* et l'un des points de départ de l'accès de la « masse parlante » dans une sociabilité italienne unie :

« Quant à l'italien, je pense que son bon usage devrait nécessiter (...) une large adhésion à la culture intellectuelle, artistique, scientifique, à une information de qualité, au théâtre, à la musique, au cinéma, aux livres, à un amour ou du moins à un respect pour le savoir critique, historique, scientifique. Mais c'est là justement (...) que *la dent a mal*. » (TDM 2017, 159)

Le passage de lexiques culturels spécialisés en silos – les sociolectes - à leur capacité d'être ensemble langue commune est ici en jeu. Le système scolaire italien – comme le système français du reste – est resté trop longtemps empesé d'une vision de la culture en strates verticales et la transmet durablement à la société :

« C'è una cultura alta, che è quella classica-umanistica, c'è una cultura marginale, quella scientifica, e poi c'è una cultura per vili meccanici, che pure serve per sopravvivere, ed è quella degli studi tecnici. » (TDM 2004, 6)

Or, l'analyse du *Grande dizionario dell'uso* (GRADIT) que réalise Tullio De Mauro montre la présence importante dans le vocabulaire italien de lemmes provenant de lexiques spécialisés, techniques, scientifiques – notamment celui de la médecine qui représente à lui seul 10% du vocabulaire total (TDM 2014, 246). L'accès de tous à ce lexique est fondamental, dans la mesure où l'accès de tous à la langue commune est un enjeu démocratique majeur.

Second point de l'autobiographie :

« Le refus de toute mystification, de toute fausse clarté ; la parcimonie galiléenne dans l'introduction de néologismes techniques (il leur préfère la voie de l'introduction stipulative qui redétermine et discipline techniquement l'usage des mots courants) ; la disposition à remettre en jeu les thèses et les démonstrations les plus chères sous l'impulsion de nouvelles considérations ; l'attention accordée aussi bien aux faits particuliers qu'à leur concaténation systématique. » (Saussure 1, I)

La mention de Galilée pour déterminer l'usage de la langue de spécialité linguistique est redondante dans l'œuvre de Tullio De Mauro, et signifie que si la langue est évidemment *partout* (et pas seulement dans la culture littéraire), comprendre son fonctionnement ne peut se faire au-dessus des usages mais bien dans leur masse, qui est tout à la fois systémique et en continuel mouvement. Galilée devient l'auteur emblématique de l'utilisation excursive de la langue. L'image de la « langue vaisseau » est en soubassement inconscient de cette tentative d'explication systémique et de « coordination générale des faits linguistiques » dont Meillet parle à propos de Saussure et dont Tullio de Mauro reprend le flambeau. « Langue vaisseau » ou *navette*, qui tisse entre les fils de chaîne et les fils de trame de la diachronie et de la synchronie.

Galilée, dans son usage de la langue de l'Arsenal de Venise, opère

« il passaggio da usi speciali della lingua a terminologie scientifiche, a usi speciali scientificamenti qualificati. » (TDM 1982, 132)

Galilée est celui qui utilise les mots de la technique la plus concrète, la plus artisanale, pour des élaborations scientifiques les plus sophistiquées :

« ... ricorderemo il suo andare all'Arsenale per trovarvi, tra vili meccanici e ingegneri, le verifiche e sollecitazioni della nuova scienza che andava edificando. » (TDM 2001, 8)

« Il caso di Galilei è clamoroso: Galilei elabora una prospettiva radicalmente nuova per guardare agli eventi fisici, costruita attraverso la lettura matematica e quantitativa dei fenomeni e la replicabilità delle esperienze, ma muovendo da ciò che osserva nell'Arsenale di Venezia, dove per far navigare una nave era necessario rispettare una serie di procedure pratiche che poi hanno trovato la loro interpretazione organica nella meccanica classica » (TDM 2004, 5)

« Lo scienziato Galileo Galilei si sprofonda in questioni linguistiche, sa che sta violando canoni quando va a raccogliere all'Arsenale di Venezia le parole che gli servono per nominare atti e fatti della scienza fisica che sta facendo nascere. » (TDM 2004, 75)

Pour lui, la langue est une et ne peut avoir de frontières – pas de purisme, pas de cultisme, pas de « verbalismo, o peggio, (...) de verbosità » (TDM 2001, 164). C'est par cette transversalité qu'elle vit, et par cette multiplicité d'usages qu'elle permet à la « masse parlante » de faire masse et de parler, de faire langue – et de faire nation.

Les huit tomes du *Grande dizionario dell'uso* publiés à l'Université de Turin, les listes lexicales de chacun des tomes de la *Storia linguistica dell'Italia* (TDM 1963, 511-534 ; 2014, 269-279), les 6690 mots du « vocabolario di basa » de la langue italienne publié à la fin de la *Guida all'uso delle parole* (TDM 1980, 152-172), ce compendium « pour parler et écrire simplement et avec précision » et dont on sait que 92% a été utilisé par Dante dans sa *Commedia* (TDM 1999, 4), sont autant de travaux d'érudition et de vulgarisation permettant de mener à bien ce projet de politique linguistique démocratique. Ne pas éloigner la langue de la parole des gens, ne pas céder à la création – étatique, oligarchique - d'une anti-langue dont dès 1963 Italo Calvino a parlé, toujours faire des ponts entre langue du *palazzo* et langue de la *piazza* (TDM 1999, 7-8), réduire à néant la « terreur sémantique » (TDM 2017, 87-91), réduire la tension scolaire à l'œuvre dans les « distanze linguistiche » (TDM 2001, 142-155), lier la capacité à pouvoir dire l'univers et continuer à dire *mamma* ou *babbo* :

« Ché non è impresa da pigliar a gabbo / discriver fondo a tutto l'universo, / né da lingua che chiami mamma o babbo » (Dante Alighieri, *Inferno*, XXXII 7-9)¹⁶

¹⁶ L'expression sert d'épigraphe à la *Minisemantica* (TDM 1982) où elle est « traduite » en italien contemporain : « In effetti, non è un'iniziativa da ridere mettersi a descrivere in fondo tutto l'universo. E non è neppure adatta a una lingua buona per

En un mot, *médier* et *remédier* (TDM 2018, 192 et 209), ce qui explique le travail d'une vie de professeur, vulgarisateur, acteur politique et d'éducation publique qui fut celui de Tullio De Mauro.

Dernier point étonnant que souligne la biographie de Saussure par Tullio De Mauro : sa précocité et son intelligence innovante qui lui doivent de se voir

« confier l'enseignement de la grammaire comparée [en Sorbonne] et, par-là, (...) d'inaugurer la nouvelle discipline dans les universités françaises. » (Saussure 1, II)

On se rappelle que Tullio De Mauro est nommé à l'université de Palerme en 1967 sur la chaire de Linguistique générale qui était alors la première en Italie et, pour quelques années encore, l'unique (TDM 2002, IX). A la suite de Saussure, c'est lui qui inaugure la « nouvelle discipline » dans les universités italiennes. Mais contrairement à Saussure, Tullio De Mauro n'aura pas « vécu en solitaire » (Saussure 1, II). Et le portrait que fait Tullio du maître genevois lui doit beaucoup :

« une profonde vocation pour l'éducation à la recherche, le signe d'une volonté de se perpétuer dans les élèves et de vaincre, par ce moyen, le sens de l'isolement. » (Saussure 1, III)

Au-delà de la science linguistique, Tullio De Mauro sait la valeur fondamentale de la langue – et de sa science – comme réalité sociale et réalité civique.

La langue et la forme d'une ville

On se souvient de la longue évocation du souvenir du 19 juillet 1943 : l'errance dans le quartier de Rome entre maison, Université et usine familiale, quartier bombardé et devenu ruines, dans lequel heureusement le jeune Tullio se retrouve et retrouve sains et saufs son père et son oncle, la petite société populaire des ouvriers de l'usine. Curieusement, l'image de la langue comme ville se retrouve du premier au dernier ouvrage édité, et tout d'abord par l'épigraphe de Wittgenstein – « La nostra lingua è come una vecchia città: un labirinto di viuzze e di larghi... » - qui ouvre la première thèse de Tullio De Mauro (TDM 1963). Cette image est reprise dans *La lingua batte dove il dente duole* au cours des conversations qu'il entretient avec Andrea Camilleri :

« [AC] : Mais pour ce qui est de la difficulté de traduire une langue, quelle qu'elle soit, je crois que la raison en est que chaque langue est faite de bien plus que de simples mots, et que les mots sont incrustés de réalités historiques, économiques, sociales. Chaque locuteur véhicule dans chaque mot des tonnes de sous-entendus.

[TDM] : Wittgenstein décrivait ce qu'est la langue en ces mêmes termes. Dans les *Investigations philosophiques*, il écrit : « Notre langue est comme une vieille ville : un labyrinthe de ruelles et de petites places, de maisons anciennes et plus récentes, de palais agrandis à des époques diverses, et, tout autour, la ceinture des nouveaux quartiers, les grandes rues rectilignes, régulières, les maisons résidentielles toutes semblables. » » (TDM 2017, 137-138)

dire *mamma* o *babbo*. » Citée dans *Dante, il gendarme e la bolletta* l'expression y est glosée : « Questa via non è stata né sarà mai facile. Dante lo sa bene e dice bene quanto è ardua *impresa* sia vacarse la distanza che separa la *lingua che dica* « *mamma* » e « *babbo* » dal poter *discriver fondo a tutto l'universo* (...) quanto sia *corta* la *favella* (Par. XXXIII 106-108). Ma resta fedele alla sua scelta, che si rivela carica di avvenire. Quella lingua, la lingua del *pappo* e del *dindi*, degli infanti e della gente comune, egli tende e distende fino a contenere il suo complesso mondo intellettuale, morale e fantastico. » (TDM 1999, 5)

Tullio de Mauro a médité, depuis le début de ses travaux de linguistique, les rapports étroits qu'il entrevoit entre l'image de la langue-ville selon Wittgenstein¹⁷ et la pensée saussurienne :

« Vorrei aggiungere (...) solo un elemento personale. Nell'interpretazione di Saussure hanno contato molto la lettura di Ludwig Wittgenstein e l'esperienza della *Storia linguistica*. (...) Già nei primi corsi di Filosofia del linguaggio, all'inizio degli anni Sessanta, il volume *Ricerche filosofiche* di Wittgenstein era, insieme al Saussure in francese, il testo di riferimento. Il rilievo del filosofo austriaco si può sintetizzare, ai miei occhi, in quella frase delle *Ricerche* in cui la lingua viene paragonata a una città : « un labirinto di viuzze – scrive Wittgenstein – e di larghi (...) » Quella frase (...) ha molti riscontri in Saussure e si affianca ad altre consonanze fra i due. (...) In Wittgenstein era presente la stessa idea di Saussure di una lingua che si estende continuamente in funzione delle esigenze di significazione. » (TDM 2004 115-116)

Tullio De Mauro pose que la métaphore de la langue-ville que développe Wittgenstein se trouve dans le cœur de la pensée linguistique saussurienne. Nous en trouvons en effet l'embryon dans le même canevas d'exemples que celui où « la guerre ! » est proposé, dans ces notes où Saussure entre dans le mystère de la « conscience aiguë (...) de l'acceptation de deux faits » :

« Les formes phoniques varient indéfiniment, les sens varient indéfiniment. » (TDM 1967, 363)

Il s'agit chez Saussure de l'image de la « langue rue », embryon de l'image de la « langue ville », et qui semble étonnamment renvoyer à l'événement fondateur du 19 juillet 1943 :

« Le mécanisme linguistique roule tout entier sur des identités et des différences. (...) Ainsi nous parlons d'identité à propos de deux express « Genève-Paris 8h45 du soir » qui partent à vingt-quatre heures d'intervalle. A nos yeux c'est le même express, et pourtant probablement locomotive, wagons, personnels, tout est différent. *Ou bien si une rue est démolie, puis rebâtie, nous disons que c'est la même rue, alors que matériellement il ne subsiste peut-être rien de l'ancienne. Pourquoi peut-on reconstruire une rue de fond en comble sans qu'elle cesse d'être la même ? Parce que l'entité qu'elle constitue n'est pas purement matérielle. (...) Toutes les fois que les mêmes conditions sont réalisées, on obtient les mêmes entités. Et pourtant celles-ci ne sont pas abstraites, puisqu'une rue ou un express ne se conçoivent pas en dehors d'une réalisation matérielle.* » (Saussure 1, 151-152¹⁸, nous soulignons)

Les maisons sont détruites, les rues sont pleines de gravas, et cependant je peux dans le labyrinthe de cette ville, aller de chez moi à l'usine pour y sauver mon père, puis revenir à la maison y retrouver mon père vivant. L'image qui résonne si fortement dans la mémoire demaurienne fonde également ce qui est la « clef de voûte¹⁹ » de la linguistique saussurienne, et que Tullio De Mauro partage et développe, dans l'érudition et la vulgarisation scientifique comme dans l'action civique et politique : « le langage est une institution humaine » (Saussure 1, 361). L'image de la rue s'impose comme un fondement

¹⁷ L'image de la langue-ville est féconde, nous en trouvons un magnifique linéament dans l'œuvre de Sebald : « Si l'on considère la langue comme une vieille ville avec son inextricable réseau de ruelles et de places (...). Je ressemblais à un habitant qui, après une longue absence, ne se reconnaîtrait plus dans cette agglomération (...). L'articulation de la langue, l'agencement syntaxique de ses différents éléments, la ponctuation, les conjonctions, et jusqu'aux noms désignant les choses les plus simples, tout était enveloppé d'un brouillard impénétrable. » (*Austerlitz*, Actes-Sud, 148 ; cf. notre note 52 de TDM 2017, 138)

¹⁸ Une variante est donnée dans les notes de Saussure : « (...) il est tout aussi intéressant de se demander sur quoi nous faisons reposer l'affirmation de l'identité d'un même mot prononcé deux fois de suite, de « Messieurs ! » et « Messieurs ! ». Assurément, il y a là deux actes successifs. Il faut se référer à un *lien* quelconque. Quel est-il ? Il s'agit d'une identité à peu près la même que si je parle de l'identité du train express quotidien de 12h50 ou de 5h. pour Naples. Peut paraître paradoxal. La matière du train est différente. Mais la matière du mot prononcé est renouvelée aussi. Donc, ce n'est pas une identité quelconque que j'ai sous la main. Aure exemple : on rebâtit une rue ; c'est la même rue ! » (E.1.243.1171, 1759.2R, 38.) La mention du train de Naples peut être une trace du voyage à Naples que Saussure réalise avec son épouse en décembre 1905 (Saussure 1, *Notes biographiques et critiques*, 345).

¹⁹ « ... cette idée, qui l'a sans cesse préoccupé et dont il a fait la clef de voûte de sa pensée en matière d'organisation et de fonctionnement des langues, à savoir que ce qui importe, ce ne sont pas tant les signes eux-mêmes que les différences entre les signes qui constituent un jeu de valeurs oppositives. » (Saussure 1, 361). Tullio De Mauro donne la paternité de cette citation à Sechehaye, mais sans plus de référence.

explicatif de la compréhension du sens (des mots, des choses, des idées) et apparaît dans l'un des premiers chapitres de l'autobiographie linguistique, « Seno e coseno ». Le petit Tullio suit de loin les leçons de mathématiques que donne sa mère à un élève, il entend le mot *seno* qui pour lui, à cette époque de petite enfance, ne peut signifier que « le sein », mais il apprend vite qu'il s'agit d'un autre sens (« le cosinus ») :

« Capire le parole non è un rettilineo eguale per tutti, è una strada tortuosa, piena di false deviazioni e *cotangenti*, e non tutti sanno procedere fino al punto giusto. »²⁰

L'image de la ville explicite le fonctionnement de la langue : le *cardo* et *decumanus* de la ville se superposent aux deux axes de la synchronie et de la diachronie qu'Antonino Pagliaro dessina sur le tableau de l'université, lors du premier cours de linguistique que suivit le jeune Tullio. Pour tout dire, la ville, c'est la langue. L'architecture historique, géographique, économique, culturelle, sociale de toute organisation humaine n'est jamais séparable de la langue.

« Force d'intercourse » et « Esprit de clocher », ensemble

« Le mécanisme linguistique roule tout entier sur des identités et des différences. » (Saussure 2, 245²¹). Fort de cette réalité enfin posée, l'action linguistique ne se définit plus en maintenance, en défense, mais en accompagnement, en « didactisation » dirions-nous dans le champ scolaire, de la vie des langues. Il ne s'agit donc pas d'opposer l'un à l'autre, comme par exemple opposer « langue nationale » à « langues régionales » nommées *dialetti* en Italie, *patois* en France, avec la violence que l'on sait dans ce dernier cas. Il ne s'agit pas d'opposer « langue nationale » à « langue universelle » - qui serait dans notre système occidental actuel la langue de la plus forte économie, du plus impérial des pouvoirs. Il s'agit d'articuler chaque capacité d'expression sans rien perdre de ce que chacune peut et sait exprimer. Saussure exprime cela de la plus intense des manières dans le chapitre consacré à la « propagation des ondes linguistiques » de ses *Cours de Linguistique Générale* :

« La propagation des faits de langue est soumise aux mêmes lois que n'importe quelle habitude, la mode par exemple. Dans toute masse humaine deux forces agissent sans cesse simultanément et en sens contraires : d'une part l'esprit particulariste, « l'esprit de clocher » ; de l'autre, la force « d'intercourse », qui crée les communications entre les hommes. C'est par l'esprit de clocher qu'une communauté linguistique reste fidèle aux traditions qui se sont développées dans son sein. (...) Si elles agissaient seules, elles créeraient en matière de langage des particularités allant à l'infini. Mais leurs effets sont corrigés par l'action de la force opposée. Si l'esprit de clocher rend les hommes sédentaires, l'intercourse les oblige à communiquer entre eux. » (Saussure 1, 281)

Ces deux phénomènes simultanés et opposés correspondent d'un côté à la fragmentation dialectale, à la séparation langagière, au « campanilisme » comme le traduit Tullio De Mauro dans son édition italienne, et de l'autre à la fusion des dialectes, à l'intercompréhension entre langues. D'un côté, nécessité d'être identiques et de faire commerce langagier, de l'autre nécessité d'une identité qui me démarque de l'autre. Ces deux nécessités sont de bout en bout conscientisées dans l'œuvre de Tullio De Mauro :

« En fait, il me semble vraiment que notre époque est caractérisée par cette contradiction : d'un côté nous avons besoin d'une communicabilité, d'une traductibilité immédiate ; et de l'autre nous avons

²⁰ *Parole di giorni lontani*, 43. « Comprendre un mot n'est pas une ligne droite égale pour tous, mais une rue tortueuse, pleine de fausses déviations, de *cotangentes* et tous ne savent pas rejoindre le point exact. »

²¹ Une variante est « Tout le mécanisme de langue roule autour d'identité et différence. Poser question des unités ou celle des identités, c'est la même chose. » (id.)

conscience que chaque langue se définit comme un système de pensée bien à soi, finalement et par définition intraduisible. » (TDM 2017, 134)

La capacité à réduire la tension posée par ce problème est l'un des axes majeurs de l'action politique demaurienne. Cette tension révèle sans doute l'un des enjeux les plus profonds du développement d'Etats multilingues, et à fortiori d'espaces supranationaux. On retrouve cette tension et la médiation servant à la réduire dans nombre d'ouvrages européens de ce début de siècle, comme dans le *Vocabulaire européen des philosophies* dirigé par Barbara Cassin :

« L'un des problèmes les plus urgents que pose l'Europe est celui des langues. On peut choisir une langue dominante, dans laquelle se feront désormais les échanges, ou bien jouer le maintien de la pluralité, en rendant manifestes le sens et l'intérêt des différences. » (Cassin, 2004).

Dès le départ – et dans un manuscrit découvert en 1996 -, Saussure se montre très explicite :

« Nulle part une langue qui nous apparaisse comme géographiquement une et identique ; tout idiome que l'on peut citer n'est généralement qu'une des multiples formes géographiques sous lesquelles se présente le même parler. (...) Partout nous constatons le fractionnement dialectal. » (Saussure 2002, 167)

Mais, rajoute Saussure, cela nous est masqué parce qu'un de ces dialectes a pris la place de la « force d'intercourse ». Cette « situation prééminente » d'une variante, d'une langue, sur les autres vient du fait que

« les autres dialectes sont considérés comme des jargons informes et horribles. (...) Enfin il arrive souvent, deuxièmement, que la langue littéraire arrive à tuer. (...) La position du français vis-à-vis des patois français est encore exactement la même ; c'est-à-dire que le français officiel représente le dialecte d'une seule [région] : Paris et l'île de France » (id, 168).

La réalité de la variation comme de la variété linguistique (que l'on pourrait nommer diversité désormais) est posée clairement chez Saussure, et nettement plus encore dans les textes qui n'ont pas intégrés la *vulgate* qu'est le *Cours de Linguistique Générale* tel qu'édité par Bally et Séchehaye. Une langue, un dialecte, se sont imposés à d'autres :

« Le plus souvent cette superposition de langues a été amenée par l'envahissement d'un peuple supérieur en force ; mais il y a aussi la colonisation, la pénétration pacifique ; puis le cas des tribus nomades qui transportent leur parler avec elles. » (Saussure 1, 267)

Mais ces éléments d'ordre sociolinguistiques, éminemment politiques, ne sont que traversés par Saussure, et sans doute éludés.

Nous posons en effet l'hypothèse qu'en 1916, en plein cœur du conflit nationaliste européen, l'édition des *Cours* est plus que jamais grevée par la réception linguistique française et francophone dont le centre politique reste à Paris, et dont le cerveau est Gaston Paris – mort en 1903. On sait que le grand linguiste français infléchit la romanistique et la discipline linguistique vers une acception nationaliste propre aux enjeux politiques de la 3^e République naissante. Il ne peut y avoir deux langues romanes en France, à savoir langue occitane et langue français, langue d'oc et langue d'oui comme les nomment Dante. Ceci est posé contre toute évidence littéraire, érudite, populaire, toponymique, historique, car il ne saurait y avoir « deux France » en ce moment où se durcit intensément, de chaque côté du Rhin, le nationalisme d'Etat. La doxa linguistique nationaliste française pose comme seule réalité la fusion des langues : une unique « force d'intercourse » nationale qui a pour objet d'effacer de la conscience et de l'acte locutoire, notamment par la machine scolaire, les « esprits de clochers » que sont les variations dialectales – mais aussi les variétés langagières. Deux linguistes de l'école de

Montpellier, Charles de Tourtoulon et Octave Bringuier, proposent deux enquêtes sur *l'Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl*, illustrées par des cartes de ce qui peut être considéré comme le prototype de l'Atlas linguistique :

« Nous devons conclure de là que la théorie de la fusion des langues (...) était fausse en tant que règle absolue ; que l'on pouvait déterminer exactement (...) la limite qui sépare la langue d'oc de la langue d'oïl. » (Tourtoulon et Bringuier, 1876, 6²²)

S'opposant farouchement à cette enquête dont on cherche à dévaluer toute réalité scientifique, Gaston Paris fustige cette agression séparatiste dans une communication qui fera date, et figera durablement toute capacité officielle française (et francophone) à traiter de la diversité des langues sur un même territoire :

« La loi de Meyer : dans une masse linguistique de même origine comme la nôtre il n'y a réellement pas de dialectes ; il n'y a que des traits linguistiques qui entrent respectivement dans des combinaisons diverses. (...) Cette muraille imaginaire, la science, aujourd'hui mieux armée, la renverse et nous apprend que d'un bout à l'autre du sol national nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées (...) Il n'y a pas deux France. » (Paris 1888, 165)

Cette « ligne de démarcation entre les deux prétendues langues », « cette étrange frontière qui de l'Ouest à l'Est couperait la France en deux », « cette muraille imaginaire », ne peut exister « d'un bout à l'autre du sol national. Et l'étrange métaphore de « vaste tapisserie » que Gaston Paris développe alors écrase toute tentative d'explication linguistique de la diversité linguistique et, au-delà de la variation intradialectale, de la variété des langues. Tourtoulon ne désarme pas et, dans une communication donnée à Montpellier deux ans après celle de Gaston Paris, argumente par l'absurde :

« S'il n'y a pas de ligne de démarcation entre ce qu'on appelle encore la langue d'oïl et la langue d'oc, il n'y en a pas davantage entre les parlers de la France et ceux de l'Italie et de l'Espagne, entre les parlers de l'Espagne et ceux du Portugal. » (Tourtoulon 1890, 12)

Au-delà, et s'opposant à l'entreprise de délégitimation de la réalité langagière occitane, à l'équation nationaliste un Etat = une langue, Tourtoulon articule ce que Saussure, dans les mêmes années, nomme « esprit de clocher » et « force d'intercourse » et que Jules Ronjat,

« l'éminent romaniste qui a bien voulu revoir le manuscrit [des CLG] avant l'impression et dont les avis (...) ont été précieux [à Bally et Séchehaye] » (Saussure 1, 8)

nommera en 1913 *intercompréhension* (Escudé 2013, 52). Nous trouvons chez Tourtoulon l'une des premières déclinaisons de politique linguistique : malgré ce que pose et clame l'érudition linguistique nationaliste comme l'École qui en est alors le bras armé,

« 1) Les gens du peuple du Midi de la France distinguent très nettement la langue d'oc des parlers étrangers environnants (piémontais, génois, italien, espagnol) et aussi des patois d'oïl ou franchimans. 2) Ils reconnaissent une parenté intime à tous les parlers qui s'étendent de la frontière italienne à Salses [Roussillon], à l'Océan et à Guéret, avec certaines différences suivant les régions. Ils reconnaissent une parenté moins rapprochée entre les patois du Midi de la France et le catalan. 3) Ils distinguent les

²² L'époque des Lumières voyait fleurir les ouvrages décrivant la réalité linguistique du domaine français. Ainsi, à l'article *Franchiman* du *Dictionnaire languedocien-françois* de l'Abbé Pierre-Augustin Boissier de Sauvages de la Croix (Nîmes, Gaude, 1756) : « Il est aisé d'assigner à peu près les limites des deux pays : ils aboutissent à une espèce de zone ou de bande qui se dirige de l'est à l'ouest de la France, & qui passe par le Dauphiné, le Lyonnais, l'Auvergne, le Limousin, le Périgord et la Saintonge. C'est à cette bande limitrophe, ou frontière, pour ainsi dire, du Gascon et du François, que ces deux langues viennent se confondre. » Il peut y avoir fusion des langues sur des bandes géographiques, mais il y a bien variété langagières dans un même espace politique.

principaux dialectes de la langue d'oc considérés dans leurs types (provençal, niçois, languedocien, gascon, rouergat, etc...) bien qu'ils ne sachent pas toujours le nom qu'il convient de donner à chacun de ces dialectes. 4) Ils distinguent leur parler des parlers d'oc qui l'entourent et, parmi ces derniers, ils signalent ceux qui sont plus ou moins apparentés avec leur propre parler. Ils constatent qu'il n'y a pas de rapport constant entre le degré de parenté et la distance géographique. 5) Ils ne sont point déroutés par les différences grammaticales entre les idiomes d'oc (...). » (Tourtoulon 1890, 29).

Mais pour Tourtoulon et Ronjat, on peut parler une langue donnée et en parler parfaitement une autre : le bilinguisme est une réalité humaine, linguistique, mais qui n'a pas été appréhendée par l'idéologie monolithique nationaliste. Or, les notions mêmes « d'esprit de clocher » et de « force d'intercourse » ne sont absolument pas excluantes chez Saussure, mais bien au contraire totalement intégrées. C'est ce que Ronjat, en 1913, institue non pas théoriquement mais pragmatiquement, par l'expérience qu'il rapporte :

« Les différences de phonétique, de morphologie, de syntaxe et de vocabulaire ne sont pas telles qu'une personne possédant pratiquement à fond un de nos dialectes ne puisse converser dans ce dialecte avec une autre personne parlant un autre dialecte qu'elle possède pratiquement à fond. (...) On a le sentiment très net d'une langue commune, prononcée un peu différemment ; le contexte fait saisir les sons, les formes, les tournures et les vocables qui embarrasseraient s'ils étaient isolés ; tout au plus a-t-on quelquefois à répéter ou à expliquer un mot, ou à changer la tournure d'une phrase pour être mieux compris. (...) L'écriture grossit les différences dialectales en représentant des sons voisins par des signes dissemblables. (...) En lisant ou débitant à haute voix, les gens de culture peu étendue transposent généralement dans leur dialecte propre les sons et les formes du dialecte dans lequel le morceau lu ou débité est écrit. Pour constater ce fait d'*intercompréhension* il suffit de posséder pratiquement à fond un parler provençal quelconque. » (Ronjat, *Syntaxe du provençal moderne*, 1913, 8)

La projection didactique naturelle de la pensée saussurienne ne devrait donc en aucun cas réduire l'une ou l'autre de ces « deux forces [qui] agissent sans cesse simultanément et en sens contraires » et qui sont le noyau énergétique du mystérieux fait langagier. La véritable projection naturelle serait, comme Tullio De Mauro l'a l'un des premiers compris et instauré au plus haut niveau de l'échelon éducatif national – et sans doute européen –, la *didactisation* de ces deux forces.

Nous posons donc que la pensée linguistique de Saussure doit beaucoup au bridage conceptuel qu'impose la pensée de Gaston Paris et de Paul Meyer, en ce qui concerne les aspects historiques et sociaux des langues. Ainsi, dans la 3^e conférence qu'il donne à l'université de Genève, en novembre 1891, Saussure exprime son adhésion à la thèse nationaliste française selon laquelle il est impossible de dresser des frontières entre des dialectes (ou entre des langues voisines). C'est la leçon qui est reproduite dans les *Cours de Linguistique Française* :

« (...) on ne peut plus établir de frontières entre langues parentes qu'entre dialectes ; l'étendue du territoire est indifférente. De même qu'on ne saurait dire où finit le haut allemand, où commence le plattdeutsch, de même il est impossible de tracer une ligne de démarcation entre l'allemand et le hollandais, entre le français et l'italien. Il y a des points extrêmes où l'on dira avec assurance : « Ici règne le français, ici l'italien » ; mais dès qu'on entre dans les régions intermédiaires, on voit cette distinction s'effacer ; une zone compacte plus restreinte, qu'on imaginerait pour servir de transition entre les deux langues, comme par exemple le provençal [l'occitan] entre le français et l'italien, n'a pas plus de réalité. » (Saussure 1, 278-279)

C'est encore ce qui est énoncé dans la 3^e conférence de 1891 :

« On peut délimiter de kilomètre en kilomètre la frontière où s'arrête le changement de *a* latin en *e* : *donar* ou *doner*²³ ; mais vouloir sur ce caractère ou sur d'autres diviser la France en langue d'oc et langue d'oïl est absolument faux. » (Saussure 3, 171)

Pour s'extraire de ce bridage, il nous semble que Saussure n'a d'autre choix que de théoriser la langue, et ainsi de passer de la philologie, ou de la philologie comparée ou systématique – la romanistique par exemple –, à la linguistique. C'est du reste ce que Saussure énonce dans sa première conférence de novembre 1891 :

« Il n'y a pas de séparation entre l'étude du langage et l'étude des langues, ou l'étude de telle ou telle langue ou famille de langues ; mais que d'un autre côté chaque division et subdivision de langue représente un document nouveau, et intéressant au même titre que tout autre, pour le fait universel du langage. »

La théorisation l'amène à des découvertes qui sont au premier sens du terme fondamentales :

« Pour le moment, la linguistique générale m'apparaît comme un système de géométrie. On aboutit à des théorèmes qu'il faut démontrer. Or on constate que le théorème 12 est, sous une autre forme, le même que le théorème 33. » (Saussure 4, 30 - entretien avec L. Gautier du 6 mai 1911)

Mais elle isole ces découvertes fondamentales des réalités politiques – pourtant toujours sous-jacentes, comme cet extrait de la deuxième conférence de 1891 le rappelle :

« Pas de langues mères, pas de langues filles, mais une langue une fois donnée qui roulera et se déroule indéfiniment dans le temps, sans aucun terme préfixé à son existence, sans qu'il y ait même de possibilité intérieure pour qu'elle finisse, *s'il n'y a pas accident, et violence, s'il n'y a pas force majeure, supérieure et extérieure qui vienne l'abolir.* » (nous soulignons²⁴)

Au-delà du bridage idéologique, un second élément explicatif serait aux yeux de son relecteur « l'éminent romaniste Jules Ronjat », son éloignement d'une attention précise au phénomène dialectal. Car au-delà de la relecture des multiples notes servant à l'édition des *Cours*, Ronjat a été missionné pour collationner et relire les notes et papiers de Saussure au sujet des « patois romands » :

« [Les] Notes sur le patois vaudois ou fribourgeois de la Suisse romande [sont] une œuvre de débutant qui ne présente qu'un intérêt istoriq. en montrant que de bonne heure F. de S. dirigeait son attention de ce côté. Elle est fort incomplète & offre un défaut absolu d'absence de localisation. On ne sait jamais de quel patois il est question là-dedans & à chaque instant F. de S. est arrêté par le manque de renseignements sur les problèmes qui se posent. » (cité par Fryba & Chambon 1995-1996, 13)

Aussi, le grand mérite de l'édition des *Cours de Linguistique Générale* de Tullio De Mauro est d'avoir su articuler les éléments fondamentaux découverts par Saussure et la réalité socio-historique de la langue. Seul un non francophone pouvait y parvenir, ou en tout cas un scientifique ayant par sa propre expérience langagière, ou par la distance qu'il sait prendre avec l'idéologie nationaliste de tout état. C'est ainsi que la question des *dialectes*, en tant que le *dialecte* est résistance historique,

²³ C'est du reste le travail que font Tourtoulon puis Ronjat ; l'*Atlas linguistique de la France* qu'appelle de ses vœux l'article de Gaston Paris en 1888 (notons d'ailleurs les curieux contours politiques de la France qui, amputée des départements alémaniques depuis la défaite de 1870, excède le territoire de la Wallonie belge) et qui sera constitué par les deux dialectologues que sont Jules Gilliéron et Edmond Edmont restituera 1920 cartes qui démontreront finalement ... qu'il y a bien en France deux grandes langues romanes, le français au nord et l'occitan au sud. Cf. <http://cartodialect.imag.fr/cartoDialect/>

²⁴ Jules Ronjat, à même époque où Saussure donne ses derniers *Cours de Linguistique Générale* à Genève, acte de manière bien plus explicite ce qui réduit ou développe telle ou telle langue : « En Piémont, le provençal [l'occitan] recule devant l'italien parlé par les fonctionnaires, militaires, boutiquiers et ouvriers divers venus du dehors, en général par suite de l'accroissement des *garnisons rapprochées de la frontière politique* » (nous soulignons) (Ronjat 1913, 12).

communautaire, géolectale, sociolectale, au terrorisme rédimant de la force d'intercourse, reste constamment fondatrice dans la pensée linguistique, philosophique, et politique de Tullio De Mauro.

L'attention humaine et sociale à la langue ; l'organisation politique de la langue

Si certes « la langue » excède l'individu, ce sont bien nos paroles qui font la langue dans les contextes où nous l'utilisons. Les aspects de contexte, d'enracinement dans un temps et un espace – toujours mouvants, cependant, tels que les rappellent les *cardo* et *decumanus* du tableau d'Antonino Pagliaro –, définissent profondément la socialité de la langue. Première des conclusions, lorsque l'on parle de langue – au singulier – c'est toujours *des langues* qu'il convient de penser, d'entendre, de conceptualiser, de produire, de faire société. La langue n'existe que dans un rapport de variabilité : de variation et de variété. Aussi, contre la réduction de la langue à un unique « monolinguisme mutilé et donc mutilant » (Balibar 1985, 216) la réflexion scientifique toujours liée à l'action sociale guident chez Tullio De Mauro une pratique d'organisation politique, une politique linguistique globale, qui va de l'Ecole à la société dans son entier.

- Toute langue est langue (vers la *Charte européenne des langues régionales et minoritaires*)

Cette attention s'est tout d'abord dirigée, naturellement et originellement, vers les *dialetti* qui sont la source de la parole familiale, affective et sociale du jeune Tullio, de Naples à Rome en passant par Palerme. Aucun des ouvrages de Tullio De Mauro ne fait l'économie de cette réalité linguistique, historique, sociale, que la présentation biobibliographique de Silvana Ferreri De Mauro vient encore expliciter. Mais au-delà de la réalité historique italienne, c'est le phénomène global de la réalité de la diversité linguistique qui intéresse Tullio De Mauro, comme il le narre dans un long passage de *La Cultura degli Italiani* où il traite tout à la fois de l'espace européen et de la mutilation que font les États-nations de leur patrimoine linguistique :

« Una volta venne da me lo storico Gaetano Arfè, che da poco era stato eletto parlamentare europeo. Si stava occupando di minoranze linguistiche, in vista di una normativa di indirizzo comunitaria che appunto le garantisse. E mi chiese suggerimenti. Ben volentieri lo aiutai, gli fornii materiale e, fra le varie lingue minoritarie europee, gli segnalai quelle che convivono in Francia: il basco, il bretone, quel che rimane dell'occitanico, l'alzacciano, ecc. Qualche tempo dopo Arfè partecipò a un convegno di storici francesi, storici di chiara fama, i quali a un certo punto, saputo a cosa stesse lavorando come parlamentare, gli chiesero: « Ah, interessante, e in quali paesi sopravvivono minoranze ? ». Lui, un po' stupito, rispose : « Ma anche in Francia ». Meraviglia di tutti i suoi interlocutori : « Dal Settecento non c'è più nessuno che in Francia parli lingue diverse dal francese ». Arfè si spaventò. Pensò che lo avessi ingannato. Dovetti faticare, dargli la documentazione analitica, metterlo in contatto con ricercatori francesi che da anni studiavano la condizione delle lingue minoritarie in Francia, come Henri Giordan o Robert Lafont. » (TDM 2004, 160)

Ce passage montre comment Tullio De Mauro n'est pas étonné par l'idéologie qui empêche ces historiens français, par ailleurs renommés pour être de très haute qualité scientifique, de reconnaître la réalité historique de leur propre pays. Car la pensée demaurienne est née quant à elle d'un bain immersif dans la réalité de la diversité et de la variation linguistique qu'aucune idéologie ne peut souiller ; elle est par ailleurs pétrie de la pensée gramscienne pour laquelle on sait que l'idéologie est un système hégémonique d'explication du monde qui exclut toute alternative et toute discussion, qui relève de la croyance et non de la réflexion.

Ce n'est pas par la violence armée ni hélas par la discussion argumentée, mais bien par une sorte de ruse éclairée que l'on peut déjouer l'idéologie : le changement de paradigme qu'aura été l'échelon européen peut faire évoluer les consciences. Et suite à la *résolution Arfè* « Sur une charte communautaire des langues et des cultures régionales et sur une Charte des droits des minorités ethniques » déposée au Parlement européen le 16 octobre 1981, le Conseil des ministres du Conseil de l'Europe adopte le 5 décembre 1992 la *Charte européenne pour les langues régionales et minoritaires* qui permet de défendre et valoriser le « patrimoine linguistique de l'Europe » et précise la nature et le contenu des actions à entreprendre par les États membres et leurs collectivités publiques – *Charte* qui en 2018 n'est toujours pas ratifiée par la France.

Mais la ruse éclairée joue sur tous les tableaux : on ne peut pas extraire la question des « langues régionales » d'une politique linguistique qui devrait être une véritable politique publique globale, et qui prendra pour nom, dans l'œuvre demaurienne, d'*Educazione linguistica democratica* – le dernier adjectif étant absolument fondamental pour rappeler l'aspect social global de cette *Educazione*.

- La prévention de l'illettrisme

Exclure certaines langues de la scène nationale, de l'Histoire officielle, de tout pouvoir et de tout lieu de savoir et de transmission et en premier lieu de l'École, espace collectif de transmission collective, signifie exclure des communautés entières de locuteurs de ces espaces – à moins que ceux-ci abandonnent leurs langues et ce que leurs langues signifient. Tullio De Mauro, à la suite immédiate de la réflexion que l'on vient de citer, montre que le phénomène d'oblitération idéologique est le même en ce qui concerne l'incapacité politique à considérer la variété linguistique (« la question des langues régionales ») que pour considérer les enjeux de l'éducation linguistique, ou l'absence de considération pour ces enjeux, qui ont pour corollaire l'analphabétisme et l'illettrisme :

« Arfè si ri-persuase e andò sulla strada che poi ha portato alla Carta europea delle minoranze linguistiche. Non saprei come definire certi atteggiamenti di intellettuale francesi: una forme di rimozione corale, come per l'analfabetismo. » (TDM 2004, 160-161)

Ce n'est non pas apprendre par la langue d'en haut qu'il convient de faire – ce qui est cause de l'incapacité de beaucoup à apprendre, à entrer en société, puisqu'il faut d'abord entrer dans la langue du haut, langue étrangère pour beaucoup », pour apprendre – mais apprendre à partir de la langue qui est sienne.

Cette conception (du top-down au bottom-up) est un véritable bouleversement par rapport aux stratégies mises en place par les politiques scolaires des États-nations dans leurs phases radicales – comme pour la France républicaine, ou l'Italie de l'ère giolittienne à la période fasciste. Cet acte scolaire « ... promovendo anzitutto l'alfabetizzazione nelle lingua nativa e passando poi all'alfabetizzazione nelle lingue veicolari » (TDM 2001, 147), tellement éloigné des brimades, stigmatisations, exclusions, mutilations symbolisées par l'usage de *l'accipe* dont parlent Tullio De Mauro et Andrea Camilleri (TDM 2017, 81-91), est lui-même promu par l'expérience vécue par Wittgenstein, un temps instituteur dans une école de campagne bien éloignée de Vienne : « Si pensi alla luminosa esperienza di Ludwig Wittgenstein maestro di scuola nei villaggi della Bassa Austria e del suo *Wörterbuch für Volksschulen* [Dictionnaire à l'usage des enfants des écoles primaires]. » (*id.*) L'expérience de Wittgenstein, centre de la première thèse de Tullio, se retrouve mêlée avec celle de don Lorenzo Milani et de sa *Scuola di Barbiana*, si constamment rappelée, glosée et valorisée dans toute l'œuvre demaurienne :

« Non solo per me, ma per molti di noi è stato determinante il suo riferirsi alla lingua, all'educazione linguistica. Abbiamo recuperato attraverso don Lorenzo i vecchi programmi, le tesi di Ascoli e anche di Gramsci, e cioè che l'italiano si insegna a partire da quel che vive nel mondo circostante, i dialetti, i gerghi, la lingua di casa insomma. Ritornava alla mente il Wittgenstein maestro di scuola (...) in un paesino di montagna, incita i ragazzini che si bloccano e non trovano l'espressione giusta in *Hochdeutsch*, nella lingua colta, e gli dice: ma tu questo come lo diresti *zu Haus*, a casa, nella tua lingua ? » (TDM 2004, 99)

- L'attention à la langue est au cœur de l'instruction et au fondement d'une société démocratique

Dans son *Guida all'uso delle parole* qui est, au centre des décennies 1970-1980, une sorte de pratique populaire, démocratique, pour mener la grande masse des locuteurs à hauteur de communication dans la langue italienne (son sous-titre étant : *Come parlare e scrivere semplice e preciso. Uno stile italiano per capire e farsi capire*) au moment où l'Italie bascule d'une majorité de dialectophones vers une majorité d'italianophones, Tullio De Mauro rappelle que

« Il Manifesto [del partito comunista] se chiudeva con l'indicazione di dieci « misure », dieci tipi di provvedimenti per i quali proletari e comunisti dovevano battersi « nel paesi più progrediti » per vincere il predominio delle classi borghesi fino ad allora domianti. La decima « misura » era così formulata: « Educazione pubblica e gratuita di tutti i fanciulli ». » (TDM 1980, 14)

Hasard ou pas, ces *dieci misure* marxistes ne peuvent que rappeler les *dieci tesi* qui naissent en 1975 et dont Tullio De Mauro est l'artisan principal. Les *tesi* naissent des constats que l'histoire récente italienne a rédigées avec « Croce, Gramsci, Calvino (...) [sur le fait que] converger ou ne pas converger vers une langue commune est un fait politiquement fondamental pour une communauté, un pays, une nation » (TDM 2017, 90-91). Or, faire nation, c'est donner à chacun l'égalité de pouvoir accéder à une certaine autonomie de pensée, et d'intégration dans la « production matérielle » dont parlent Marx et Engels en 1848.

La référence quasi constante à l'expérience de don Lorenzo Milani, cette sorte de Wittgenstein italien qui, nommé prêtre dans le village pauvre de Barbiana y institue en 1954 une école dédiée à la réussite des plus pauvres, est l'aiguillon qui ancre la pensée linguistique de Tullio De Mauro dans le terreau social, dont elle ne se départira plus jamais. Dans sa *Lettera a una professoressa* don Milani analyse le pouvoir de l'école, de l'apprentissage, et donc son danger pour les classes dirigeantes – symbolisées par les parents de Pierino, fils de docteur – tout au long de l'édification de l'Italie moderne :

« Al tempo di Giolitti [1904-1922] queste cose si dicevano in pubblico: « ... si raccolse a Caltagirone un congresso di grossi proprietari che propose, per tutta riforma, l'abolizione dell'istruzione elementare perchè i contadini e i minotari non potessero, leggendo, assorbire idee nuove ». [1922] Anche Ferdinando Martini era sincero. Lamentando l'apertura delle scuole secondarie alle classi inferiori disse: « Per questo crebbe nelle classi dirigenti l'obbligo di sforzi senza riposo per non perdere addirittura ogni prevalenza politica e economica ». [1888] (...) All'Assemblea Costituente i fascisti chiesero che l'obbligo [de scolarisation] fosse ridotto ai 13 anni. [1947] (...) Il più commosso fu un democristiano: « Perchè mai, dovrebbero essere umiliati i più dotati di intelletto e di volontà costringendoli in una scuola dove è necessario che essi si tarpino le ali, per tenersi al volo di chi è per natura necessitato a procedere lentamente ? [1962] » (Don Milani [1967] 1996, 70-71)

Or, c'est bien la langue qui est le lieu des apprentissages, langue commune et en partage qui est fondée par l'École. Voici pourquoi, dans ses quatre épigraphes qui ouvrent son dernier grand Œuvre, la *Storia linguistica dell'Italia repubblicana dal 1946 ai nostri giorni* (2014), après Saussure, Gramsci et Wittgenstein est citée la Scuola di Barbiana :

« È solo la lingua che fa eguali. Eguale è chi sa esprimersi e intende l'espressione altrui. Che sia ricco o povero importa meno. Basta che parli (...) E non basta certo l'italiano (...) Gli uomini hanno bisogno d'amarsi anche al di là delle frontiere. »

La capacité d'amour que porte la langue est supérieure à la volonté de vengeance sociale, elle est très supérieure également à l'érudition linguistique. Tullio De Mauro retrouve ici le sens générique de la « force d'intercourse » saussurienne, « qui crée les communications entre les hommes » (Saussure 1, 281). Du reste ce principe d'égalité sera au cœur des septièmes rencontres des GISCEL (Gruppi di Intervento e di Studio nel Campo dell'Educazione Linguistica) à Modène en 1994 dont le titre est : *È la lingua che si fa eguali*.

- « L'excursion linguistique », La circulation entre les langues, les registres, les personnes

A la fin de leur longue et passionnante conversation, Andrea Camilleri déclare à Tullio : « Je suis absolument convaincu que l'état de santé d'une langue correspond à l'état de santé d'une nation » (TDM 2017, 142). Or, malgré les « dialectes », malgré les différences évidentes de statut social, « Nous étions Italiens sans le savoir » disent les deux compères, car une littérature, un imaginaire communs rejoignent les différents « esprits de clochers », sociolectes et dialectes notamment grâce à la transhumance des bergers et leurs *libri de pelliccia* (TDM 2017, 66-67).

C'est cette « capacité d'excursion » de la langue, de « passage d'un registre à un autre » (TDM 2017, 109), de passage de langue à langue également, sans la verticalité idéologique de stigmatisation de telle langue, de tel registre, de tels locuteurs, de telle classe sociale, qui permet de faire société.

On est heureux de trouver dans le *Journal de voyage en Italie* de Montaigne cette même admiration tranquille pour ces paysans, hommes des champs :

« Considerai tre cose : di veder la gente di queste bande lavorare chi a batter grano, o acconciarlo, chi a cucire, a filare, la festa di Domenica. La seconda di veder questi contadini il liuto in mano, e fin alle pastorelle l'Ariosto in bocca. Questo si vede per tutta Italia. La terza di veder come lasciano sul campo dieci, e quindici e più giorni il grano segato, senza paura del vicino. » (Montaigne, 103)

Montaigne parle aussi de cette Divizia qui « vit du travail de ses mains », qui est « laide, âgée de trente-sept ans, avec un goitre à la gorge, et ne sait ni lire ni écrire » et qui pourtant, nourrie de l'Arioste, lui donne de la poésie :

« Fuora che feci mettere a tavola Divizia. Questa è una povera contadina vicina duo miglia de i bagni, che non ha, né il marito, altro modo di vivere che del travaglio di lor proprie mani, brutta, dell'età di 37 anni. La gola gonfiata. Non sa né scrivere, né leggere. Ma nella sua tenera età avendo in casa del padre un zio che leggeva tuttavia in sua presenza l'Ariosto, & altri poeti, si trovò il suo animo tanto nato alla poesia, che non solamente fa versi d'una prontezza la più mirabile che si possa, ma ancora ci mescola le favole antiche, nomi delli Dei, paesi, scienze, uomini clari, come se fusse allevata alli studi. Mi diede molti versi in favor mio. A dir il vero non sono altro che versi, e rime. La favella elegante, e speditissima. » (Montaigne, 96)

On aura remarqué que Montaigne, ici, écrit en italien puisqu'il est en Italie et fait un avec son monde. La poésie que lui donne Divizia efface sa vieillesse, sa laideur, et la distinction de classe et de pays existant entre le maire de Bordeaux, ami du roi de France, et cette « povera contadina ».

- intercompréhension et *Possibili itinerari didattici*

Enfin, parodiant don Milani, le futur ministre de l'éducation italienne insiste sur les éléments fondamentaux de la pédagogie éducative, de la centralité linguistique dans l'éducation :

« Si può dire in conclusione che è la lingua che si fa diseguali, ma solo se così ci pare per ragione non linguistiche e non educative. » (TDM 2001, 155)

L'inversion de ce que porte intrinsèquement l'enjeu linguistique fait chuter tout projet politique, toute communauté sociale, toute humanité, et nous fait à rebours cheminer « da Platone agli analfabeti » (TDM 2016b).

Reprenons la phrase initiale :

« È solo la lingua che fa eguali. Eguale è chi sa esprimersi e intende l'espressione altrui. Che sia ricco o povero importa meno. » (Don Milani [1967] 1996, 96)

La projection didactique que Tullio De Mauro institue dans la logique de sa réflexion profonde sur les théories et les réalités linguistiques est donc celle de développer de *possibili itinerari didattici* qui permettent de réduire les tensions entre les pôles opposés : esprit de clocher vs force d'intercourse ; dialectes vs langue unique et unie ; variations vs norme ; langue orale vs langue écrite ; langue de tous les Gianni vs langue de tous les Pierini ; et *in fine* Gianni vs Pierino (prototypes dans la Scuola di Barbiana du fils de prolétaire et du fils de bourgeois lettré et possédant). Pour Tullio De Mauro, et avant la réflexion qu'en induit un Daniel Coste²⁵, la didactique est avant tout médiation, c'est-à-dire capacité de réduire les tensions entre pôles, de réduire les distances et de faire transmission commune :

« A tutti i livelli si constata che una didattica sbagliata può cristallizzare le diversità in diseguaglianza e le distanze in fossati incolmabili e svantaggi. Ma è anche documentato che una didattica consapevole può trasformare diversità e distanze in fattori di arricchimento delle comuni capacità linguistiche. » (TDM 2001, 155 – texte de 1994)

Dans ce cadre, la pensée de Tullio De Mauro ne pouvait qu'irriguer les mouvements européens qui, à la fin des années 1980, vont retrouver les voies de l'intercompréhension telles que Tourtoulon en 1890 et Ronjat en 1913 avaient ouvertes. C'est sans surprise un proche compagnon de la pensée demaurienne, Raffaele Simone, qui sera le responsable italien du premier grand projet européen d'intercompréhension avec *Eurom4*, conçu et piloté par Claire Blanche-Benveniste. On lira par ailleurs dans ce volume les contributions qui mettent à l'honneur la pensée de Tullio De Mauro – elle-même irriguée par un mouvement italien qui de Croce à Gramsci, de Radice à Don Lorenzo Milani – en faveur d'une *Education Linguistique Démocratique* qui à son tour a modelé beaucoup des textes et des notions disséminés par le Conseil de l'Europe (Costanzo).

Il nous aura semblé que la pensée et l'œuvre de Tullio De Mauro ont réussi à porter au plus haut ce que le phénomène de la langue a de plus humain. Tout à la fois projection personnelle, identité de l'individu et du groupe et capacité à faire nation au-delà des distinctions, la langue permet l'émergence du *je* absolu comme du *nous* le plus collectif. L'œuvre demaurienne, que le public francophone aurait tellement de bénéfices intellectuel, humain et politique à mieux connaître, offre le meilleur visage de ce qu'est le mystérieux phénomène de la langue : dignité de chacun et de chaque acte de parole, prééminence de la parole et de l'expérience humaine dans la langue, articulation fragile et fondamentale du contexte dans l'universel, institution nécessaire dans la langue de l'union des

²⁵ Daniel Coste & Marisa Cavalli, *Éducation, mobilité, altérité. Les fonctions de médiation de l'Édole*. Conseil de l'Europe, 2015. https://www.coe.int/t/dg4/Linguistic/Source/LE_texts_Source/LE%202015/Education-Mobility-Otherness_FR.pdf.

paroles. « La guerre, je vous dis, la guerre » : la parole tente de mettre à distance le pire pour mieux aimer l'amour de la vie et des hommes.

--

Bibliographie :

Balibar, Renée, *L'institution du français. Essai sur le colinguisme des Carolingiens à la République*. Paris, PUF, 1985.

Cassin, Barbara (sous la direction de), *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Seuil, 2004.

Costanzo, Edvige ; préface de J.-C. Beacco et M. Byram, *L'Éducation linguistique (Educazione linguistica) en Italie : une expérience pour l'Europe ? Guide pour l'élaboration des politiques linguistiques éducatives en Europe. De la diversité linguistique à l'éducation plurilingue. Etude de référence*, Conseil de l'Europe, 2003, <https://www.coe.int/T/DG4/linguistic/Source/ConstanzoFr.pdf>

[TDM 1963] De Mauro, Tullio, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Bari-Roma, Laterza, 1963 [2011].

[TDM 1966] De Mauro, Tullio, *Une introduction à la sémantique*, Paris, Payot, 1969, traduction L.-J. Calvet, Bari, Laterza, 1966.

[TDM 1975] De Mauro, Tullio, « Dieci Tesi per l'educazione linguistica democratica », SLI [Società di Linguistica Italiana] et GISCEL LOMBARDIA [Gruppi di Intervento e Studio nel Campo dell'Educazione Linguistica], 1975.

[TDM 1980] De Mauro, Tullio, *Guida all'uso delle parole. Come parlare e scrivere semplice e preciso Uno stile italiano per capire e farsi capire*. Libri di basa. Collana diretta da Tullio De Mauro, editori Riuniti, 1980.

[TDM 1982] De Mauro, Tullio, *Minisemantica dei linguaggi non verbali e delle lingue*, Bari-Roma, Laterza, 1982.

[TDM 1999] De Mauro, Tullio ; Vedovelli, Massimo, *Dante, il gendarme e la bolletta. La comunicazione pubblica in Italia e la nuova bolletta Enel*. Bari, Laterza, 1999.

[TDM 2001] De Mauro, Tullio, *Minima scholaria*, Bari-Roma, Laterza, 2001.

[TDM 2002] De Mauro, Tullio, *Prima lezione su linguaggio*, Bari-Roma, Laterza, 2002.

[TDM 2003] De Mauro, Tullio, « Il plurilinguismo come tratto costitutivo dell'identità italiana ed europea » *Synergie Italie, revue du GERFLINT*, 2003, 19-25.

[TDM 2004] De Mauro, Tullio ; Erbani, Francesco, *La cultura degli Italiani*, Bari-Roma, Laterza, 2004 [2010].

[TDM 2006] De Mauro, Tullio, *Parole di giorni lontani*, Bologna, Il Mulino, 2006.

[TDM 2008] De Mauro, Tullio, *Che cos'è una lingua ?* Milano, Luca Sossella, 2008 [livre et CD conférence Rome, 27 mai 2007].

[TDM 2012] De Mauro, Tullio, *Parole di giorni un po'meno lontano*, Bologna, Il Mulino, 2012.

[TDM 2014] De Mauro, Tullio, *Storia linguistica dell'Italia repubblicana dal 1946 ai nostri giorni*, Bari-Roma, Laterza, 2014.

[TDM 2016a] De Mauro, Tullio, « *Écrits de Linguistique Générale*, Introduction », in *De l'Essence double du langage et le renouveau du saussurisme*, sous la direction de François Rastier, Limoges, Lambert-Lucas, 33-46.

[TDM 2016b] De Mauro, Tullio, « Da Platone agli analfabeti », CD conférence Roma, 21 octobre 2016, non commercialisé.

[TDM 2017] De Mauro, Tullio ; Camilleri, Andrea, *La langue bat où la dent fait mal*, trad. P. Escudé, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, [Bari-Roma, Laterza, 2014].

[TDM 2018] De Mauro, Tullio, *L'educazione linguistica democratica*, Bari-Roma, Laterza.

[Don] Milani, Lorenzo, *Lettera a una professoressa*, Libreria Editrice Fiorentina, [1967], 1996.

Escudé, Pierre, « Intégrer les langues au cœur des apprentissages. Politique, économie et didactique de l'intercompréhension », *Passages de Paris*, 8, 2013, 42-61.

http://www.apebfr.org/passagesdeparis/editione2013/articles/pdf/PP8_Dossie3.pdf

Frýba-Reber, Anne-Marie, Chambon, Jean-Pierre, « Lettres et fragments inédits de J. Ronjat adressés à Ch. Bally, 1912-1918 », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 49, Genève, Droz, 1995-1996, 9-64.

Montaigne, *Journal du voyage de Michel de Montaigne en Italie par la Suisse & l'Allemagne en 1580 & 1581*, Paris, Le Jay, 1774.

Paris, Gaston, « Les Parlers de France », *Revue des Patois Gallo-Romans*, 7, 161-175, 1888.

Ronjat, Jules, *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, Mâcon, Protat frères, 1913.

[Saussure 1] Saussure de, Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par Tullio de Mauro, Genève-Paris, Payot, 1972, [Bari-Roma, Laterza, 1967 pour notes et commentaires, trad. Louis-Jean Calvet, pages I à XVIII et 319 à 495].

[Saussure 2] Saussure de, Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, édition critique par Rudolf Engler, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1968.

[Saussure 3] Saussure de, Ferdinand, *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par S. Bouquet et E. Engler, Paris, Gallimard, 2002.

[Saussure 4] Godel, Robert, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure*, Genève, Droz, 1957.

Tourtoulon, Charles de, Bringuier, Octave, *Étude sur la limite géographique de la langue d'oc et de la langue d'oïl, premier rapport à M. le Ministre de l'Instruction Publique, des cultes et des beaux-arts*, Paris, imprimerie nationale, 1876.

Tourtoulon, Charles de, *Des dialectes. De leur classification et de leur délimitation géographique*, communication faite au Congrès de philologie romane de Montpellier, le 26 mai 1890, Paris, Jean Maisonneuve, 1890.